

Lyrica participe à la tournée de l'OSJ et chante Misa Tango de Luis Bacalov
janvier et février 2009

NEUCHÂTEL

Et si le tango n'était pas que...

On pourrait dire qu'assister à un concert de l'Orchestre symphonique du Jura (OSJ), dirigé par Facundo Agudin, est une clé suffisante pour comprendre le ressort interne, la chaleur émotionnelle d'une œuvre, tant la ferveur et l'enthousiasme qui animent le chef et les musiciens est convaincante. Il convient cependant de s'arrêter plus particulièrement sur la Misa Tango de Luis Bacalov, compositeur de musiques de films capable de nouer des fils entre tous les genres. La Misa Tango a ému le nombreux public présent dimanche dernier au temple du Bas, à Neuchâtel.

Etrange rencontre que celle du tango et des textes de la messe. Une rencontre si improbable qu'elle en est fascinante. A peine commence-t-on à écouter le Kyrie («Seigneur, prends pitié») qu'on se sent pris à témoin. De l'atmosphère ensoleillée dispensée par l'orchestre et les choristes s'élève tout à coup, comme une supplication, le chant du bandoneón. Impressionnant. José Luis Betancor détient de la tradition un savoir-faire musical qui fait de lui un virtuose. Puis le Gloria, suivi d'un Credo très court, s'éclatera dans les rythmes multiples du Rio de la Plata et dans les voix de Ruben Amoretti, baryton-basse, et



MISA TANGO Une rencontre entre danse et textes de messe. (SP)

Amaya Dominguez mezzo soprano, l'un et l'autre capables de toutes les émotions.

Sanctus, Agnus, Luis Bacalov marie prodigieusement les sonorités orchestrales et vocales. Les choristes homogènes – Ensemble vocal de Villars-sur-Glâne, Opus chœur de chambre et Lyrica de Neuchâtel – s'entendent à fondre dans un

même esprit le regard intérieur et le plaisir de l'instant musical

Et saluons la flexibilité des instrumentistes, les cordes superbes de l'OSJ, très à l'aise dans les danses symphoniques de «West Side Story» de Leonard Bernstein. Le «Boléro» de Ravel et plusieurs bis ont clos ce concert haut en instants chaleureux. /ddc

La Petite Messe Solennelle de Giochino Rossini

CRITIQUE

Saignelégier

Emouvante Petite messe solennelle



ANDREAS SCHEIDEGGER - RUBEN AMORETTI *Des solistes impressionnants samedi à Saignelégier.* (CHRISTIAN GALLEY)

Rossini ne se doutait certainement pas des abîmes d'interrogations dans lesquels il allait jeter ses futurs interprètes lorsqu'il écrivit la Petite messe solennelle, version avec orchestre.

Musique sacrée ou opéra? Accompagné des ensembles Espace choral, Lyrica Neuchâtel, Opus chœur de chambre et d'un quatuor vocal de haut vol, Facundo Agudin partait avec de superbes atouts. Le concert, samedi en l'église de Saignelégier, a procuré de grandes joies.

La Petite Messe solennelle est une partition brillante et l'orchestration, de la main même du compositeur, charme des bois et de la harpe, ne manque pas d'en faire ressortir l'aspect théâtral. La direction de Facundo Agudin, à la tête de l'Orchestre symphonique du Jura, n'est jamais frivole.

Partagé entre les aspirations religieuses exigées par le sujet et l'écriture vocale, ce diable de compositeur ne pouvait pas s'empêcher de déployer ses ineffables mélodies. Ainsi li-

béré de ces considérations, l'auditeur n'a plus aucune arrière-pensée, la Petite messe solennelle est l'œuvre d'un maître sûr de ses moyens.

La section chorale, très belles voix d'hommes, a tout l'éclat et la vaillance nécessaires à cette exécution. Le quatuor de solistes, particulièrement homogène, à l'écoute l'un de l'autre, atteint une grande élévation. Le «Quoniam» de Ruben Amoretti, basse, le «Domine Jesu» du ténor Andreas Scheidegger sont impressionnants. On n'oubliera pas le «O salutaris hostia» de la soprano Svetlana Ignatovitch, ni le ton suppliant de Tanja Ariane Baumgartner, mezzo, dans l'«Agnus Dei».

Finalement, l'ambiguïté entre les aspirations religieuses exigées par le sujet et l'écriture brillante de Rossini est fascinante. L'équilibre entre piété et couleurs est-il impossible à trouver? Facundo Agudin et ses partenaires y sont parvenus.

Denise de Ceuninck

Version piano-accordéon

5 décembre 2009, Temple de St-Aubin

6 décembre 2009, Temple du Bas Neuchâtel

8 décembre 2009, Chapelle de Couvet

Version orchestre

11 décembre 2009, Porrentruy

12 décembre 2009, Saignelégier

13 décembre 2009, Reinach

18 décembre 2009, Bienne

19 décembre 2009, Delémont

Lyrica participe à la création européenne de Christian Favre, mars 2010

Les instants poignants du «Requiem» de Christian Favre

► **CRÉATION EUROPÉENNE** L'œuvre du compositeur et pianiste suisse Christian Favre a été interprétée pour la première fois sous la direction de Facundo Agudin devant un public très réceptif

Dans le cadre de la 9^e saison de concerts de Musique des Lumières, l'Orchestre symphonique du Jura (OSJ), Lyrica Neuchâtel, Opus Chœur de Chambre et l'Ensemble vocal d'Erguël ont fait entendre, sous la direction de Facundo Agudin et pour la première fois en Europe, le *Requiem* du pianiste et compositeur suisse Christian Favre.

Cette création contemporaine a reçu un excellent écho auprès d'un large public qui est venu l'écouter à Moutier, Delémont et La Chaux-de-Fonds.

Hymne à la vie

En préambule du *Requiem*, c'est la fougue, la passion, l'énergie hédoniste du roi du tango argentin, Astor Piazzola, qui réjouit le cœur des auditeurs. G. Barbato, le premier violon, emmène les cordes de l'OSJ dans la course effrénée de la *Muerte del Angel* et de la *Primavera Porteña* (printemps de Buenos Aires) d'un geste élastique et expressif; les constructions symétriques des deux pièces offrent, chacune en leur centre, un *adagio* d'une mélancolie intense. L'ensemble à cordes séduit par son équilibre et l'énergie croissante de son jeu.

Hymne à la mort

Le *Requiem* de Christian Favre est une œuvre vaste requérant d'importants moyens. La jonction des trois ensembles vocaux garantit l'homogénéité des registres et le volume nécessaire. La mise en musique de cette liturgie aux défunts frappe au premier abord par sa noirceur et la densité de son écriture. Les motifs chro-



matiques tourmentés se développent tantôt en un contrepoint serré dont les tensions harmoniques se découpent avec limpidité, tantôt s'enflent en paroxysmes saturés. Le caractère lugubre est particulièrement sensible dans les interventions du tuba, domine dans le *Dies Irae* et se confirme par l'esthétique déliquescence de la fin de l'*Agnus*.

Etonnamment dansante

Dans cette noirceur s'ouvrent certaines clairières éthérées de paix, à l'instar du très touchant solo du violoncelliste F. Vietti dans le *Kyrie* ou de l'intervention de la soprano solo à la fin du *Dies Irae*. Remarquable éga-

lement la dynamique étonnamment dansante du *Sanctus*, marquant une rupture stylistique avec la marche processionnelle obsédante des basses qui domine dans les autres parties.

Au final, ce *Requiem* est une œuvre imposante dont la variété et la densité esthétique dénotent une bonne maîtrise de l'orchestration; sa structure par motifs et effets itératifs, si elle garantit la cohésion, devient parfois redondante. Il s'en dégage toutefois de nombreux instants poignants, même marquants, que les interprètes ont su transmettre avec succès.



Le *Requiem* de Christian Favre est une œuvre vaste requérant d'importants moyens. Ici, le concert qui a eu lieu à la Halle des expositions à Delémont. PHOTOS ROGER MEEËN

MAXIME GRAND

CRITIQUE

Concert

Le requiem de Christian Favre, hommage empreint de mystère

Dimanche, à la salle de musique, a eu lieu un événement musical: la création européenne du «Requiem» de Christian Favre compositeur, pianiste et pédagogue suisse. A la tête de l'Orchestre symphonique du Jura et de trois ensembles vocaux, Facundo Agudín, chef argentin qui, en 2008, en avait assuré la création mondiale.

La première partie du concert est consacrée à deux pièces d'Astor Piazzolla, la «Muerte del ángel» et la «Primavera porteña». Nous retrouvons avec plaisir les marques stylistiques du compositeur: rythme

de tango revisité, influences multiples héritées de la musique classique. Sous la conduite du premier violon, l'orchestre privilégie une vision dynamique des partitions qui, comme souvent, mêlent la joie à la nostalgie.

Écrit pour orchestre, chœur et quatre solistes, le «Requiem» de Christian Favre propose une lecture personnelle de cette messe à l'attention des âmes défuntées. Dès l'introduction, l'atmosphère est mystérieuse, travaillée par des motifs chromatiques: des lignes descendantes, tourmentées, presque inquiétantes.

L'interprétation, de qualité, tient au travail conjugué de l'orchestre et des voix qui, par des effets de masses sonores, renforce l'intensité du discours. Au firmament, un *sanctus* où éclatent de brillants *tutti*, dans un enchevêtrement savant de lignes musicales.

Au final, même si la juxtaposition de styles très différents entre les parties de la messe semble affecter l'unité esthétique du «Requiem», le concert a été néanmoins l'occasion de découvrir une œuvre originale et, somme toute, émouvante.

Denise de Ceuninck

La nouvelle production de Lyrica

Faust de Charles Gounod

16, 18 et 20 avril 2010, Théâtre du Passage, Neuchâtel

23 et 25 avril 2010, Podium, Düdingen

01 mai 2010, Théâtre de Vevey

OPÉRA

Inépuisable, le mythe de Faust revient au Passage

Dans le «Faust» présenté dès demain à Neuchâtel, Méphistophélès ressemble à un rocker qui se serait fait la tête du Joker. Mais c'est bel et bien au service de la partition de Gounod que toute l'équipe s'est mise.

DOMINIQUE BOSSHARD

«L a damnation de Faust» de Berlioz et «Mefistofele» de Boito hier, le «Faust» de Gounod aujourd'hui. «Revenir sur ce thème est une gageure», situent Robert Bouvier et Rubén Amoretti qui, de concert ou séparément, se sont confrontés à ces différentes lectures du mythe. L'un en tant que metteur en scène, l'autre dans la peau de Méphistophélès. Demain, dimanche et mardi au théâtre du Passage, c'est avec l'Ensemble symphonique de Neuchâtel, les choristes de Lyrica et un chœur d'une vingtaine d'enfants puisés dans le vivier du Conservatoire qu'ils donneront leur interprétation de la partition de Gounod.

«Il y a longtemps que j'avais envie de faire ce «Faust», et de partager cette opportunité avec l'Ensemble symphonique de Neuchâtel et un chef de la région», Nicolas Farine en l'occurrence, précise Rubén Amoretti. «Nicolas Farine a la capacité de laisser à chaque soliste une liberté d'interprétation», salue Robert Bouvier.

D'une même voix, le metteur et le baryton-basse relèvent l'élégance et le romantisme des airs de Gounod, la spiritualité et la



RÉPÉTITION Faust (Angel Pazos) est manipulé par Méphistophélès (Rubén Amoretti, à gauche). (DAVID MARCHON)

«Nicolas Farine a la capacité de laisser à chaque soliste une liberté d'interprétation»

Robert Bouvier

sensualité qui imprègnent sa musique. «Un contraste se crée entre les airs des amoureux et ceux, plus rudes, de Méphisto.»

Aux yeux du metteur en scène, ce diable est apparu comme un personnage interlope, «une sorte de vagabond ou de voyou à la petite semaine qui, tel un magicien, propose à Faust de refaire sa vie.» Sur scène, l'équipe a imaginé un grand cadre mobile, qui tantôt marque une frontière infranchissable avec le surnaturel, tantôt permet de jouer avec la toute-puissance de l'espace théâtral, où toutes les métamorphoses sont possibles. «Iconoclaste et ironique, Méphisto casse le sortilège, il avoue l'artifice; il s'amuse avec

les conventions, y compris celles du théâtre.»

Condamné à l'éternelle jeunesse, Faust prend les traits du ténor espagnol Angel Pazos, un interprète qui n'a pas rechigné «à chanter ses aigus couché par terre!» Distribués dans les rôles de Valentin et de Marguerite, le baryton argentin Alejandro Mee-raphel et la soprano zurichoise Noëmi Nadelmann mènent eux aussi une carrière internationale. Laurence Guillod et Leana Durney, en alternance, Stéphane Paris et Manon Vautravers renforcent la coloration neuchâteloise de la production. /DBO

Neuchâtel, théâtre du Passage, 16 et 20 avril à 20h, 18 avril à 17 heures

La boule de Lambert

«Faust» est une légende sans cesse racontée; la scénographie peut évoquer un livre d'images, les décors – le clocher d'une église, la maison de Marguerite – ont des allures de grands jouets en bois peints», commente Robert Bouvier.

Ancien compagnon de route du Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds, Gilles Lambert, scénographe et concepteur des costumes, avoue lui aussi ses références. «J'ai pensé aux tableaux de Chirico, le Chirico de la première période. Souvent, on y voit l'ombre de personnages qui, eux, restent invisibles. On fait face, non pas au vide, mais à une absence, et cela crée des tensions intéressantes.»

Une grande boule en bois que Lambert avait conçue précédemment a roulé jusqu'au plateau du Passage. Elle y fait sens. «La sphère se prête aux interprétations multiples; la sphère, c'est aussi le monde, on peut la mettre en relation avec les interrogations métaphysiques de Faust.» /dbo

CRITIQUE

Opera

Les talents régionaux font vibrer «Faust»

Pauvre Faust, ne pouvant se résoudre à se suicider, en proie aux pulsions humaines, invoquant Satan pour trouver une nouvelle jeunesse!

Vendredi soir, le théâtre du Passage a vibré au son du «Faust» de Gounod. L'Ensemble symphonique de Neuchâtel, le chœur Lyrica, le chœur d'enfants du Conservatoire de Neuchâtel et une palette de solistes placés sous la direction musicale de Nicolas Farine évoluaient dans une mise en scène de Robert Bouvier. Que de talents dans la région!

Rubén Amoretti en Méphistophélès mi-punk mi-rockeur est l'élément central de la production. Sa voix de basse module au gré de son rôle: séduisant et manipulateur devant le vieux philosophe Faust, souvent moqueur, menaçant et impatient à la fin de l'œuvre. Le charisme du chanteur, sa puissance musicale, son extraordinaire jeu scénique exacerbé par un costume et un maquillage sataniques ne faiblissent jamais.

Noëmi Nadelmann est une très belle Marguerite. Elle est sensuelle et charmante et son personnage complexe évolue sans cesse entre pureté et coquetterie. La chanteuse offre les plus beaux instants de musique de l'opéra (air des bijoux somptueux). En face, Angel Pazos campe un Faust un peu fade. Si la voix est belle, il manque curieusement de ferveur musicale et son jeu scénique paraît maladroit entre Méphisto et Marguerite. Des rôles secondaires, on retiendra la



ANGEL PAZOS... en Faust ne pouvant se résoudre à se suicider. (ARCHIVES DAVID MARCHON)

très belle Leana Durney en Siebel, garçon épris de Marguerite. De sa voix claire elle étire les phrases, leur donnant de belles inflexions. Tout à la fois candide et passionnée, elle fait un jeune garçon crédible.

Les décors et les lumières sont très subtils, entre tableaux surréalistes et grandes scènes villageoises. On pense à Chirico et Brueghel. Les changements de rythme dans la mise en scène et quelques trouvailles théâtrales relancent sans cesse l'argument. Le dernier acte, apothéose des tensions accumulées tout au long de l'histoire, vaut à lui seul le déplacement. Le clocher de l'église métamorphosé en mirador de prison. Faust lui-même nous réserve une dernière surprise.

Saskia Guye

Neuchâtel, théâtre du Passage, ce soir à 20 heures

Passionnément Faust

«Ah, je ris de me voir si belle en ce miroir!» La Castafiore exaspérait le capitaine Haddock en attaquant l'air des bijoux du Faust de Gounod dans un célèbre album de Tintin. En entendant Noémie Nadelmann chanter cet air au Passage, on comprend toute l'inculture de ce brave Karpock... Cet opéra dans lequel Faust vend son âme au diable pour retrouver la jeunesse et Marguerite sacrifie sa vertu pour des colifichets a enchanté le public ce week-end et cela tient pour beaucoup à la qualité des solistes. Rubén Amoretti, vêtu de cuir et maquillé à la Stanley Kubrick dans Orange mécanique, est tout simplement parfait dans son rôle diabolique. Le miracle dans tout cela, c'est que l'on arrive (sans l'aide du démon) à monter de telles choses à Neuchâtel. Tout le mérite en revient au chœur Lyrica qui a utilement collaboré avec le Passage et l'Ensemble symphonique de Neuchâtel. Alors, Marguerite, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie ou... pas du tout? Passionnément, ne serait-ce que pour le rire sardonique de Méphistophélès qui glace les sangs longtemps encore après l'extinction des lumières...

Patrice Neuenschwander